

---

# L'homme et l'historien

---

Jacques Mathieu  
*Département d'histoire*  
*Université Laval*

En 1979, en plein cœur d'une période d'effervescence estudiantine dans le Département d'histoire, Jean Hamelin publie, avec la sociologue Nicole Gagnon, *L'homme historien*. Cet ouvrage à l'écriture séduisante traduit l'expérience du chercheur et du professeur. Il livre les préoccupations, les convictions et les interrogations d'un historien et d'un intellectuel vis-à-vis de sa discipline et de la culture en son temps. Ce livre a été complété, en quelque sorte, par un article, publié en 1992 (Hamelin, 1992), dans lequel Jean Hamelin relate son parcours scientifique et jette un second regard sur son cheminement. Ces réflexions se présentent comme une réponse à un besoin de se situer. Elles nous invitent, à notre tour, à évaluer diverses tendances qui jalonnent le chemin parcouru depuis une quinzaine d'années. De fait, à constater la quantité de travaux de type historiographique publiés au cours des dernières années, ainsi que la multitude d'interrogations relatives aux rapports des sociétés à leur passé, que ce soit dans les entreprises patrimoniales, muséales ou commémoratives, on se rend compte que la question est encore bien d'actualité.

Le parcours observé et proposé entre *L'homme historien* et « L'homme et l'historien » veut montrer que certaines tendances de recherche ont eu pour effet de modifier radicalement les rapports au passé. Il traduit en quelque sorte l'émergence – ou serait-ce une résurgence – d'intentions qui transforment le rôle du chercheur, d'observateur du passé en un acteur dans le présent.

Cette analyse repose sur trois angles d'études principaux. Nous tentons d'abord de dégager, au-delà du discours d'éclatement, la nature des changements dans les pratiques et les orientations de recherche en histoire, ainsi que les contextes qui les ont provoqués. L'évolution des autres disciplines du passé contribue à éclairer le sens et la direction de ces modifications. Il reste enfin à voir comment certaines facettes de ces cheminements en viennent à toucher les principes mêmes de la discipline.

## CHANGEMENTS DANS LES PRATIQUES

Dans son analyse des tendances dans la production historique, Jean Hamelin se montre particulièrement préoccupé par l'éclatement de la pratique qu'il remarque dans l'émiettement du discours, les théories et les approches introduites de l'extérieur et les techniques quantitatives. Il note, depuis les années 1970, une surspécialisation des recherches qui aboutit à un éclatement de la discipline. Non sans raison, il attribue cet éclatement aux modes, aux obligations de faire neuf et à la vogue du *publish or perish*. Il insiste également sur le fait que ces travaux s'inscrivent dans une rationalité abstraite, une science sans l'homme, dont les effets se traduisent par une histoire dévaluée sur le plan scientifique et un rôle réduit de l'historien sur le plan social. Ces pratiques, plus fluctuantes que les principes, paraissent également plus sujettes aux influences du moment et à une réévaluation des changements.

Les explications fondées sur la mode, la volonté de nouveauté et les contraintes de publication méritent d'être approfondies, en particulier à la lumière des acquis récents. Il me semble qu'au-delà et au travers de l'émiettement, certains courants ou certaines tendances traduisent davantage qu'un goût ou qu'une urgence.

La surspécialisation et l'émiettement du discours paraissent évidents. Ils découlent sans doute en partie de la multiplication du nombre de chercheurs. Au surplus, il faut dire que toute la structure de la recherche et de la conception des programmes de formation ont créé un cadre où le chercheur n'avait pas le choix de faire valoir des éléments d'originalité. Il fallait éviter les duplications et insister

sur les spécificités de ses recherches ou de ses programmes pour espérer obtenir quelques appuis. Pour contrer cette fragmentation, on en est venu à mettre davantage l'accent sur les complémentarités. Et dans cette perspective, on a instauré des mesures visant à créer des équipes de plus en plus larges, que l'on a d'ailleurs voulues multidisciplinaires et interinstitutionnelles. Puis, on a mis en place la structure des centres de recherche et, dans un dernier effort de regroupement, on a ouvert l'horizon des instituts de recherche et le contexte de la mondialisation.

Ces regroupements de chercheurs voulaient favoriser un resserrement des problématiques portant sur des thèmes d'importance, voire sur des thèmes stratégiques. Ils visaient à compenser l'émiettement et l'insistance sur l'accessoire. Les résultats ont été inégaux. D'une part, ils ont comblé une lacune majeure en facilitant la création de lieux d'échanges scientifiques riches et stimulants. D'autre part, aux travaux jugés exagérément pointus, ont succédé, sous forme de rapports d'avancement des recherches, de multiples bilans intermédiaires et répétitifs destinés à nourrir les curriculum vitæ des chercheurs et des projets. Que de duplications des travaux devant diverses audiences ou dans diverses productions collectives ; une tendance qui semble vouloir s'intensifier. Enfin, des équilibres difficilement construits ont été fragilisés. Une pluie de nouvelles exigences s'est abattue sur le chercheur. À la compétence s'est ajoutée la performance ; à l'urgence, il a fallu allier l'excellence ; à la démarche scientifique, il a fallu joindre la planification stratégique. La pertinence sociale et la recherche orientée sont mises en concurrence avec la recherche fondamentale. L'individu chercheur se trouve devant un réseau expérimenté où les appartenances finissent par disputer la place à la science. Beau défi pour jeunes professeurs bien entraînés, défenseurs de l'équité, aspirant à la liberté et à l'épanouissement de leur personnalité.

Les approches quantitatives, pour leur part, vite passées de mode, n'ont pas perdu pour autant toute pertinence. Les chercheurs se sont rendu compte de quelques pièges : les limites de la représentativité, des moyennes et de la production de sens, ainsi que d'une démarche trop souvent coupée de l'humain. Ils ont paré à ces limites en effectuant, de différentes manières, un retour au qualitatif.

À côté de simples réinsertions de cas incarnant les phénomènes observés, d'autres chercheurs se sont lancés dans des analyses de discours inspirées par les méthodes de la linguistique. Certains ont succombé au piège du modèle plus lourd que le contenu. L'emprunt de tels outillages méthodologiques à d'autres disciplines a tout de même produit des résultats novateurs. Il s'est naturellement accompagné de l'intégration d'un certain nombre de concepts qui constituaient une invitation à renouveler les perspectives d'analyses.

Les approches extérieures – qu'elles fassent référence à l'introduction de problématiques étrangères ou à la mise en œuvre d'une combinaison de disciplines que l'on a dotée de préfixes comme *inter*, *multi*, *pluri* ou *trans* – ont, à leur tour, créé un désordre ; apparent pour certains, profond pour d'autres. Dans l'évaluation de cette trajectoire, il me semble toutefois qu'il faille apporter plusieurs distinctions. Les frontières de l'histoire associées aux espaces-temps ont été remises en question. En effet, comment, par exemple, conduire une étude sur la famille en Nouvelle-France, sans tenir compte des travaux produits en France ou aux États-Unis, ou encore dans des disciplines comme la sociologie ou l'anthropologie ? On a cherché également à éviter de confondre la discipline et son cheminement, c'est-à-dire l'angle ou la nature du regard posé sur un fait, avec des éléments de problématique ou de démarche auxquels un chercheur a parfois recours. Ainsi, l'étude des rapports espace-société rejoint deux disciplines sans toutefois les confondre ; une approche privilégie l'unité cadastrale, l'autre la situation familiale. En définitive, malgré les similitudes dans les sujets ou les intitulés de recherche, les cadres disciplinaires sont, en général, demeurés assez étanches et vivaces, quoique les démarches aient été enrichies par l'apport d'autres disciplines.

L'insatisfaction relative aux résultats atteints a d'abord incité à élargir les bases des analyses. Ainsi, des rapports nettement plus étroits ont été établis entre les conditions de travail et les conditions de vie, la transmission des métiers et la reproduction sociale. Il n'y a pas de doute que cette démarche emprunte pour une part à l'étude des comportements, jusque-là une priorité dans d'autres champs disciplinaires. Ainsi, on a montré jusqu'à quel point les espaces domestiques, les pratiques rurales au quotidien ou le cycle des

activités agricoles permettent d'évaluer la fiabilité des recensements ou des inventaires de biens après décès. Dans la même lignée, l'établissement de pyramides d'âges dans une population donnée a fourni des bases incontournables à l'étude des rapports hommes-femmes comme à celle des mariages. Le regard d'une autre approche disciplinaire contribue, en somme, à fixer les limites des démonstrations, en même temps qu'à leur donner toute leur force.

Les intentions ou les perspectives de recherche adoptées dans la conduite de ces travaux font ressortir de nouveaux contextes d'études. Les matériaux habituels d'une histoire sociale tournée vers l'étude du monde ordinaire sont scrutés avec une attention et une minutie jusque-là inconnues. Les chercheurs s'éloignent de la construction de typologies pour mieux tenir compte de la variété des situations et des changements qu'entraîne toute modification. Un des meilleurs exemples provient des études sur la famille. Entreprise par la démographie, enrichie par des perspectives sociales et des recherches dans d'autres espaces-temps, l'étude de la famille a pris toutes sortes de directions : mobilité-sédentarité, transmission-reproduction, stratégies-culture, rapports entre ses membres, etc. Selon les intérêts principaux du chercheur, on a pris en compte l'âge des uns et des autres, le sexe, le rang, la composition, le statut, le cycle de la famille, les destins individuels, etc. La complexité de l'étude de la famille a été fort bien rendue par l'image du jeu de cartes. Chaque événement et chaque décision modifient un équilibre, entraînent des ajustements, obligent à une révision complète de ses atouts et de ses faiblesses. Il faut constamment revoir l'ensemble et ses parties. Cet exemple, tout comme ceux qui sont relatifs à la femme, à l'enfance, à l'alimentation, à l'éducation ou à la sexualité, montre l'émergence de champs de pertinence différents des grandes structures. Ces recherches ne renoncent pas aux ambitions de totalité, mais elles révèlent d'autres univers d'analyses, de perceptions et de préoccupations, la constitution d'autres contextes de signification.

D'autres objets d'étude, fortement influencés par le présent, ont connu un essor remarquable. Un déplacement considérable des lieux de mémoire s'est produit. L'Église, l'école, l'État ont perdu leur effet mobilisateur d'autrefois. Des préoccupations nouvelles ont retenu l'attention : la famille, l'Autre, l'environnement, le quotidien.

Des champs comme l'histoire des femmes et celle des Amérindiens ont attiré un bon nombre de jeunes chercheurs. Ces domaines privilégiés font ressortir assez clairement une recherche au moins implicite de pertinence sociale découlant des préoccupations du temps présent.

De fait, la production historique ne peut pas se couper du contexte de l'adoption, depuis une quinzaine d'années, de toute une série de chartes protégeant les droits des citoyens, les droits des individus au détriment des droits collectifs. Elle ne saurait négliger non plus les retombées des mouvements d'affirmation des rôles féminins. On ne peut mésestimer les effets de cette révolution sur la pratique des sciences humaines dans la société d'aujourd'hui. Elle a créé des entités de recherche où l'unique cherche à rejoindre une part d'universel.

La pratique de l'histoire s'est en quelque sorte adaptée à son temps. Renouveau normal qui peut illustrer une extrême vitalité de l'histoire sociale, un rajeunissement majeur ou encore un renouvellement considérable. Cette pratique historique, qui ne recouvre pas l'ensemble des tendances, affirme plus nettement partir du présent, des personnes et des sensibilités. Elle fait partie également d'un schéma de pratiques élargi, sans doute influencé par d'autres productions scientifiques et d'autres formes de rapports des sociétés à leur passé.

## UN MOUVEMENT CULTUREL

L'historien n'exerce pas un pouvoir exclusif sur le territoire du passé. D'autres chercheurs, à proximité de lui, travaillent dans ce champ sur des matériaux, avec des méthodes et à partir de concepts voisins et comparables. Une comparaison avec ces démarches poursuivies juste à côté de nous éclaire certains cheminements des pratiques historiques. De fait, l'observation des trajectoires des disciplines qui composent actuellement le Département d'histoire montre qu'à bien des égards la recherche des uns et des autres fait partie d'un même grand mouvement de culture savante depuis le début du siècle.

Dans une première phase, en archivistique, en histoire de l'art, comme en muséologie ou en archéologie, on se préoccupe des grands personnages ou des grands faits de notre histoire ; ceux dont la vie et les actes fondateurs justifient la présence française en Amérique du Nord. Quand l'histoire prend un essor considérable dans les années 1960, les disciplines voisines connaissent également une multiplication du nombre d'experts et une spécialisation des fonctions. Au moment où l'histoire adopte massivement les problématiques sociales, les chercheurs des disciplines voisines réalisent de grands inventaires et construisent des typologies de classification, souvent centrées sur le mode de vie. Toutes ces démarches disciplinaires sont marquées en somme par un passage de l'unicité ou de l'exemplarité à la représentativité, de l'individuel remarquable à des ensembles. On se met à la recherche de cohérences, souvent sérielles, fondées soit par un environnement daté, soit par une chaîne technologique ou encore définies dans des contextes systémiques. Bientôt les typologies sont délaissées au profit des fonctionnements et des processus.

En dernière étape, un nombre croissant de reconstructions du passé se tournent vers les représentations. En archéologie comme en ethnologie et en muséologie, on passe des études dans la ville à des études de la ville. On s'attache au récit de l'intime, à la culture des apparences, à la culture de la ville. On met en évidence des rôles de ville-carrefour, ville-patrimoine, ville-symbole, ville-mémoire. Et toutes ces études finissent par se prêter à une large diffusion. La multiplication des centres d'interprétation et des musées de civilisation en témoignent éloquemment. La production livresque, la formation fonctionnelle, la recherche-action ou les séries télévisées à fondement historique illustrent l'effort de réinsertion d'un certain passé dans la culture. Dans la même lignée, l'environnement entre au musée. Une réalité et un discours surgis du présent immédiat sont pour ainsi dire « patrimonialisés », signe d'une nouvelle forme d'ancrage mémoriel. Le passé devient une communication et la pratique historique n'y échappe pas.

Dans ses orientations dites postmodernistes, l'histoire a été marquée lourdement par ce que l'on a appelé le tournant linguistique. Elle emprunte largement à la linguistique dans ses méthodes

(la sémiologie), à la littérature dans ses approches (la métaphore) et elle se rapproche d'une intelligibilité fondée sur l'imaginaire ou la représentation. On s'intéresse plus particulièrement aux documents qui constituent eux-mêmes des représentations : films, publicités, manuels scolaires, photographies et autres technologies visuelles. Les études portent sur les bonnes élites et le mauvais peuple de la fin du siècle dernier, sur la fabrication des portraits de héros, sur les mécanismes de production des modèles féminins, sur la fabrication et les usages de l'histoire.

## À PROPOS DE PRINCIPES

Ces tendances nouvelles ont vu le jour, sans que l'on sache trop bien comment, ni pourquoi. Elles en sont venues aussi à modifier profondément le rapport du chercheur à son objet. Même les principes fondamentaux de la discipline, qui se présentent pourtant comme des permanences, ont subi des changements considérables qui ont parfois créé un certain désarroi.

Dans *L'homme historien*, Jean Hamelin relate les fondements et le parcours de l'histoire. Il s'intéresse aux principes qui guident une démarche scientifique et il débouche sur une exploration vers les voies du futur.

Parmi les principaux constats qui se dégagent de cet ouvrage, retenons ceux-ci :

- le discours historiographique jaillit du présent et c'est du présent que se projette le regard sur le passé ;
- le territoire de l'historien concerne l'homme, le temps, la liberté, la totalité ;
- la rationalité contemporaine a conduit à l'abandon du finalisme au profit du relativisme ;
- l'aboutissement du discours historique se situe dans une intelligence du passé ; il produit une représentation objective qui transpose sur le plan de l'intelligibilité les représentations vécues ;



- en définitive, le rôle de l'historien, humble et modeste mais engageant, consiste à édifier l'expérience du temps qu'ont les hommes.

Ces principes, qui s'inscrivent nécessairement dans la longue durée, font encore largement consensus auprès d'une majorité de chercheurs. Il y a cependant des cheminements consciemment indisciplinés qui ont remodelé le territoire, nuancé la rationalité et situé ailleurs le rôle de l'historien.

L'angle du regard finit par changer complètement. Les intentions s'inversent. On s'intéresse moins à la mémoire dans la culture qu'à la culture comme mémoire. Il s'ensuit une multiplication de ces interrogations sur la construction de la mémoire, la signification des commémorations, l'évolution des disciplines, le rôle des musées d'histoire, les relations des sociétés à leur passé et l'usage qui en est fait. Un projet d'ethnohistoire fondé sur des récits de vie, comme *Vivre sa ville, Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, puise dans le passé récent les représentations que des citoyens se sont faits de la pratique de leur espace urbain. Qu'on le veuille ou non, il se prête à une symbolisation des fonctions et à une réaffirmation des appartenances dans le présent. Un autre projet pourra porter sur la chanson pop chez les jeunes pour y déceler comment l'imaginaire qui y est représenté altère les représentations symboliques et mémorielles. Il s'agit d'évaluer comment de nouveaux modes de communication favorisent la reconnaissance et la réciprocité, productrices d'identités. D'héritage, la culture devient projet. Finalement l'objectif n'est plus de produire de la science, mais de faire changer la société.

## REDÉFINITION DU RAPPORT HOMME-HISTOIRE ?

Quand l'héritage devient projet ! Il est assez troublant de constater où conduit cette trajectoire de la pratique historienne. D'ailleurs, il n'est pas du tout certain qu'une majeure partie de chercheurs ait envie d'emprunter ces voies. Du moins ne peut-on les ignorer.

Faut-il y voir une proposition de redéfinition des rapports histoire-culture et homme-historien ? Ces interrogations posent

autrement la question de la place du passé dans le présent. Elles associent construction de l'histoire et construction de la société. Sur le plan de la conscience historique, elles visent à redonner à la population une meilleure connaissance et une plus grande maîtrise de sa culture, de sa mémoire et de son histoire. Elles situent la place et l'apport de la pédagogie du souvenir.

Elles rejoignent également un constat et un projet formulés par Jean Hamelin. Elles rappellent que c'est du moi et du présent que jaillissent les questions posées au passé. Elles reprennent, à leur façon, l'intention de rendre le monde ordinaire capable de construire son propre rapport au passé et, à cette fin, l'idée « d'enseigner comment on fabrique l'histoire » ; un rêve de Jean Hamelin demeuré en attente de réalisation.



## **Bibliographie**

Jean Hamelin (1992), « L'histoire des historiens : entre la reconstruction d'une mémoire collective et la recherche d'une identité », dans Jacques Dagneau et Sylvie Pelletier (dir), *Mémoires et histoires dans les sociétés francophones*, Sainte-Foy, CÉLAT, p. 59-71.